

" Et les petits oiseaux tisseront plusieurs nids  
 " Avant que les enfants soient ici réunis.  
 " Te le dirai-je, ô chef, oui, j'ai vu, dans mes rêves,  
 " Cette fatale croix s'élever sur nos frères,  
 " Dominer nos forêts, écraser nos hameaux !  
 " Et sur ses larges bras se perchalaient les oiseaux,  
 " Et nos traits aiguës ne pouvaient les atteindre ;  
 " Et nos fiers ennemis semblaient ne plus nous craindre.  
 " Et, j'ai vu sur nos bords venir les guerriers blancs ;  
 " Nous étions devant eux stupéfaits et tremblants !  
 " Je t'ai vu le premier, (qu'au moins nul ne le sache),  
 " Porter le calumet puis enterrer la hache !  
 " Pour détourner les maux qui nous menacent tous,  
 " J'ai déjà consulté les puissants Manitous.  
 " Il faut bannir la croix de nos forêts antiques,  
 " La croix où sont gravés des mots cabalistiques !  
 " C'est alors seulement, que, sous nos bois épais,  
 " Sans craindre d'ennemis, nous chasserons en paix."  
 Ainsi parle au vieux chef le maléfaisant génie,  
 Sa voix a du torrent la sauvage harmonie,  
 Et dans ses fauves yeux luit la duplicité.  
 Et s'enfonce aussitôt avec rapidité  
 Sous les arbres touffus qui bordent le rivage.  
 L'Indien dans son cœur s'est éveillé sa rage,  
 Il jette sur la croix un regard courroucé  
 Et se laisse tomber sur un tronc renversé.  
 Alors un noir corbeau perché sur un érable  
 Fit entendre trois fois son cri désagréable,  
 Et sur l'oiseau sinistre aussi prompt que l'éclair,  
 Un épervier cruel fondit du haut de l'air.  
 Le vieillard, plein de trouble entra dans sa cabane ;  
 Et sur le seuil couvert de feuille de platane,  
 Cachant dans ses deux mains son front plein de soucis,  
 Immobile, il resta tout un long jour assis.  
 Quand les ombres du soir noyèrent le feuillage,  
 Il passa comme un spectre au milieu du village,  
 Ordonnant aux anciens de tenir leur conseil,  
 Avant que de la mer s'élevât le soleil.  
 Aussitôt les vieillards laissent leurs toits d'écorce.  
 Sur les pas de leur chef une invisible force  
 Les pousse tour à tour avec docilité.  
 Leur sagesse souvent et leur fidélité,  
 Ont gardé la tribu contre un danger probable.  
 Leurs calumets remplis d'un tabac délectable  
 Exhalent la fumée en orbes gracieux,  
 Pendant qu'assis en cercle et tout silencieux,  
 Ils écoutent le chef dont l'ardente parole,  
 Plus souple qu'au matin le ramier qui s'envole  
 Leur dépeint à grands traits son trouble et sa douleur,  
 Et son long entretien avec le vieux jongleur.  
 Et quand il eût parlé, le vaillant chef sauvage  
 Ayant poussé trois cris se cacha le visage.  
 Le plus vieux du Conseil prit la parole alors.  
 " Je ne sais quel génie a jeté sur nos bords  
 " Ces hardis guerriers blancs que tu sembles tant craindre ;  
 " Ils t'ont ravi tes fils ; ton grand cœur peut se plaindre.  
 " Cependant, je les crois moins cruels que rusés ;  
 " Ils n'ont pas bu leur sang dans leurs crânes brisés !  
 " Ils auraient pu sans peur, nous déclarer la guerre,  
 " Car leurs mains pour tuer s'emparent du tonnerre.  
 " Et s'ils sont les amis des esprits maléfaisants  
 " Pourquoi nous ont-ils faits de si riches présents ?  
 " Ils veulent à tes fils enseigner leur langage,  
 " Et cette croix, ô chef, est peut-être le gage,  
 " De leur prochain retour au milieu de nos bois.  
 " C'est peut-être leur Dieu ; tous vinrent à la fois  
 " Se jeter, devant elle, à genoux sur la terre.  
 " Si nous la renversons, redoutons leur colère.  
 " Mais, pourquoi le jongleur n'est-il donc pas ici ?  
 " Lui qui se plaît, ô chef, à nourrir son souci,  
 " Il n'ose pas venir nous raconter de songe.  
 " Craindrait-il d'être enfin convaincu de mensonge ?  
 " Tapi comme un renard au fond de son terrier,  
 " Il ne redoute pas la flèche du guerrier !  
 " Pourquoi les hommes blancs nous tendraient-ils des pièges ?  
 " Tu reverras tes fils avant que plusieurs neiges,  
 " Aient aux bois suspendu leurs éclatants flocons.  
 " Car le grand Manitou sait consoler les bons.  
 " J'ai dit." Et le vieillard vint s'asseoir en silence.  
 Il était le plus sage, et sa mûle éloquence,  
 Savait faire toujours prévoloir son conseil.  
 Quand il eût pris sa place, un murmure, pareil  
 Au grondement lointain d'une haute cascade,  
 Fit trembler l'humble toit du chef de la bourgade.

Tous ne se rendaient pas à ses sages avis.  
 La vengeance était douce à des cœurs asservis,  
 Des cœurs pliés au joug des passions brutales.  
 Pendant qu'ils accusaient tous les Visages Pâles,  
 D'être venus troubler la paix de leurs vieux jours,  
 Et que le chef pleurait sur ses fils, ses amours,  
 La cabane s'ouvrit. Hâletante, effarée,  
 Comme le cerf atteint d'une flèche acérée,  
 Une jeune Indienne entra soudainement.  
 Son œil noir scintillait comme le diamant ;  
 Son corps, svelte, élancé pliait comme le frêne ;  
 Sur ses laines demi-nus ses longs cheveux d'ébène  
 Étendaient mollement un voile de pudeur ;  
 De larc, ses noirs sourcils égalaient la tendeur ;  
 Du feuillage d'hiver son front mélancolique,  
 Avait en ce moment la teinte métallique.  
 Cette femme, c'était la douce Naia,  
 Née fiancée au fier Domagaya ;  
 Elle vient vers le chef : " Je ne sais pas, dit-elle,  
 " Si tu daigneras croire à ce récit fâcheux  
 " Que va faire à la hâte une naïve enfant ;  
 " N'attaque pas la croix, un esprit la défend !  
 " J'ai vu, tout près, assise, une femme plus blanche  
 " Que l'écume des flots où la lune se penche,  
 " Plus belle que la fleur éclose le matin !  
 " Son langage, plus doux qu'un char d'oiseau lointain  
 " Faisait au loin vibrer le verdoyant feuillage !  
 " Ses vêtements de neige et son divin visage  
 " Brillaient comme un foyer allumé sous les bois,  
 " Ses bras, avec amour enveloppaient la croix.  
 " Ecoute, me dit-elle, ô ma pauvre Indienne,  
 " Ecoute les conseils de la vierge chrétienne.  
 " J'ai porté dans mon sein le Fils du Grand Esprit.  
 " Le Grand Esprit peut tout. Heureux ceux qu'il chérit !  
 " Car il ne permet pas que le mal leur arrive.  
 " Il aime les tribus qui peuplent cette rive  
 " Et c'est pour leur apprendre à saintement prier,  
 " Que vers elles un jour vint un pieux guerrier.  
 " Les Blancs sont ses amis. Ils sont cléments et braves ;  
 " Ils n'apporteront pas de cruelles entraves  
 " Au poignet vigoureux de l'homme des forêts,  
 " Mais d'un bonheur plus grand vous diront les secrets.  
 " Si vous osez pourtant briser cette croix sainte,  
 " Le Grand Esprit du Ciel écouterait la plainte  
 " Des guerriers d'Occident qui vont bientôt venir  
 " Et vous serait alors cruellement punir."  
 Ainsi parla la Vierge et sa bouche adorable  
 Répandait autour d'elle un parfum agréable ;  
 Puis elle disparut dans les ombres du soir ;  
 " Je la cherchai partout, mais ne pus la revoir."  
 La voix de Naia, son accent de franchise,  
 Son visage agité d'une extrême surprise,  
 L'amour pour la vertu qu'on lui connaît toujours,  
 Tout fait croire aux vieillards ses étranges discours ;  
 Et le chef consolé se berçant d'espérances,  
 Dit aux vieux de son peuple : " Oublions nos vengeances,  
 Puisque les guerriers blancs n'outragent pas nos droits,  
 Laissons dormir la hache et respectons la croix."

## CHANT VI.

Second voyage de Cartier.—La flottille s'éloigne du port de Saint-Malo.

Le vent souffle toujours. De la rime des vagues  
 S'élèvent jusqu'au ciel des bruits tristes et vagues ;  
 Et les flots onduleux roulent vers le couchant  
 Comme de blancs troupeaux qui bondissent au champ.  
 Tel qu'un-dessus des mers ouvrant de blanches ailes,  
 On voit se balancer, camarades fidèles,  
 Trois cygnes gracieux ; ainsi les trois vaisseaux  
 Déjà bien loin du port se bercent sur les eaux.  
 L'onde amère à leur proue étincelle et bouillonne  
 Comme au mors d'un coursier que le fouet aiguillonne  
 Brille un flocon d'écumé. Attentifs et muets,  
 Le cœur livré peut-être à de tardifs regrets,  
 Les matelots, debout, sont tournés vers la grève,  
 Qui disparaît sous l'onde et s'enfuit comme un rêve.  
 Les côtes à leurs yeux abaissent leurs sommets,  
 Les élégants éclairs éteignent leurs reflets,  
 Et les prés verdissants leur charmante nuance.  
 Déjà, dans le lointain, les rives de la France  
 Semblent ne former plus qu'un flexible cordon  
 Qui ceinture les flots au bord de l'horizon.